ERRATA.

Page 64, *ligne* 10, on trouve cela, *lisez* on trouve cette même nobleſſe.

Pag. 64, *l.* 19, un peu trop ſueltes, *lif.* un peut trop ſveltes.

Pag. 90, *l.* 1, A-t-on vû rien de plus, *lif* quoi de plus.

Pag. 90, *l.* 17, A-t-on vû quelque choſe *lif.* eſt-il quelque choſe.

Pag. 93, *l.* 11, On l'a trouvé, *lif.* On l' trouvé tout entier.

Pag. 111, *l.* 22, nous aurions un plus gran nombre de bons Peintres, *lif.* nous e aurions un plus grand nombre de bons.

Pag. 148, *l.* 17, qu'ils perdroient à l'c change, *lif.* qu'ils perdroient à l'échange

Pag. 151, *l.* 13, il en eſt de même, *lif.* il e eſt même.

LETTRE
SUR LA CESSATION DU SALLON DE PEINTURE.

A COLOGNE.

M. DCC. XLIX.

LETTRE

ECRITE DE PARIS,

A MADAME DE R***

Le 31. Août 1749.

NE quittez point, Madame, le charmant séjour où vous êtes pour venir dans la bonne Ville voir à votre ordinaire les Tableaux & les Modéles de Sculpture exposés au Louvre. Le Sallon si cher & si précieux à toutes les Personnes qui s'intéressent aux beaux Arts n'est point ouvert cette année, & vraisemblablement ne s'ouvrira plus.

Je ne vous répeterai point de combien d'applaudiſſemens fut ſuivi l'uſage établi par feu M. Orry de raſſembler tous les ans dans le même lieu les Ouvrages des Peintres & des Sculpteurs, afin de rendre communes, du moins pendant quelques jours, les richeſſes de ces deux Arts, que ceux qui les poſſédent en France conſervent avec des ſoins trop jaloux : je vous en ai ſi ſouvent entendu faire l'éloge qu'il y auroit en moi plus que de la ſimplicité à l'entreprendre devant Vous; & je penſe qu'il vaut mieux vous entretenir de ce que l'on dit ſur la Ceſſation de ce concours. Vous ſçavez trop bien quelle eſt la différence des caracteres, & que chacun a vers le même objet ſon coup d'œil particulier, pour vous attendre à une uniformité parfaite de ſentimens. Les eſprits ſérieux en ſont tout-à-fait ſcandaliſés, & s'irritent de ce que l'Académie oſe d'elle-même ceſſer d'exécuter un ordre, qui eſt cenſé

subsister toujours tant qu'il n'est point révoqué; d'autres se contentent de rire de ce que pour se faire plus estimer, elle ne trouve pas de chemin plus court que celui de se faire moins connoître. Cela vient de ce que les premiers considerent les effets que cette résolution de l'Académie doit infailliblement produire, & qui n'est autre que la décadence entiere de l'Art, & que les seconds n'en examinent que la cause. Or cette cause est ce qui excite le plus la curiosité publique, chacun se demande avec empressement, pourquoi ne voit-on point de Tableaux cette année ? J'eus hier le plaisir de voir à ce sujet, chez Madame votre Sœur pousser à bout un Amateur ; on vouloit à toute force qu'il fût instruit du secret de l'Académie. Il n'est pas possible, lui disoit on, qu'attaché comme vous êtes à la Peinture, & visitant régulierement les atteliers des Peintres & Sculpteurs, vous ne sçachiez

la raiſon d'une conduite qui choque tout le monde. Je ne ſuis, répondit-il, ami particulier d'aucun de ces Meſſieurs : j'ai vû chez eux beaucoup d'ouvrages dont le Public ſeroit très-ſatisfait, & je ne ſçais s'ils ne lui refuſent pas le plaiſir de les contempler, pour s'épargner à eux-mêmes le chagrin de ſe voir critiqués dans une foule de libelles, où de prétendus Connoiſſeurs s'érigent en maîtres, & veulent décider ſouverainement du mérite des ouvrages. Ils vont même plus loin, & comme s'ils étoient chargés de la protection des Beaux Arts, l'Académie ne peut faire un pas, pour ainſi dire, qu'ils n'ayent les yeux ouverts ſur elle, & ne lui demandent en quelque façon raiſon de ſa conduite. L'Académie en cela, repliqua-t-on, n'a rien que de commun avec tous les Princes de l'Europe, & il ſemble qu'elle devroit être plus mortifiée ſi l'on gardoit le ſilence ſur elle &

ſur ſes productions ; ce ſeroit une preuve auſſi forte que déſagréable qu'elle ne s'attireroit aucune attention. J'en conviens, reprit-il, mais avouez auſſi qu'il n'eſt point gracieux de ſe voir balloté par des Ecrivains ſans goût & ſans connoiſſance, & dont le ton déciſif ne laiſſe pas d'impoſer à beaucoup d'eſprits, qui portant partout les fauſſes lumieres puiſées dans ces Brochures, font & défont la réputation des Artiſtes au gré de ces Auteurs anonymes. Pour en trouver un exemple frappant, il n'eſt pas beſoin de remonter plus haut que l'année derniere. Qui ne fut revolté de voir un Ecrivain aſſez téméraire pour ſe dire l'organe & le héraut des Connoiſſeurs, prendre dans les Tableaux de M. Reſtout, le ton doré pour un ton verdâtre, ne point trouver d'enſemble dans ſes figures les plus correctes & les plus nobles ; vouloir corriger le clair obſcur du Tableau de M. Du-

mont, & placer le jour sur la figure, qui doit sortir par la force de l'obscur; faire une estime particuliere de M. Pierre, & dire ensuite qu'il pêche du côté du dessein & de la couleur; ne rien voir dans des Tableaux d'Histoire & dans des Payſages vraiment Pittoresques qui merite son attention, & s'extasier à la vue de quelques Bambochages; élever jusqu'au ciel M. Pigalle, & déprimer Mrs. Adam jusqu'au centre de la terre; enfin nous indigner par sa partialité, lorsqu'il ne nous rebute point par son ignorance. Cependant cette Brochure applaudie dans un Ecrit péridiodique, va séduire dans les Provinces ceux qui n'ayant pû voir ce dont elle parle, ne peuvent en appeller à leurs yeux, & sont forcés de s'en rapporter à son jugement, que confirme l'approbation de l'Auteur qui l'annonce avec éloge.

Ainsi d'excellens Artistes sont

décriés, & non seulement on leur ôte les moyens d'exercer leurs talens, mais on éteint dans beaucoup de personnes le désir de faire travailler. Voilà sans doute les motifs qui ont porté l'Académie à ne plus former de Sallon : les faux Juges n'auront plus rien à dire & ne tromperont plus personne.

Ces motifs, dit alors Madame votre Sœur, ne me paroissent pas suffisans : il me semble, Monsieur, que si l'Académie n'avoit pas d'autres raisons, elle auroit un peu donné à gauche. Elle fera taire, il est vrai, les faux Connoisseurs ; mais que penseront les véritables ? D'ailleurs, le tort que la mauvaise critique fait dans le monde est bientôt reparé, & ce qui a été réellement bon n'en a jamais souffert. Je veux avec vous qu'elle puisse prévenir quelques personnes dans les Provinces ; mais lorsque ces personnes auront quelque Ouvrage à

faire, elles viendront à Paris pour sçavoir au juste à qui le confier, & c'est toujours la voix de Paris qui décide. Il faut donc se renfermer dans cette Ville, & voir la fortune qu'y font de semblables Ecrits. Dès que l'ignorance ou la passion s'y font connoître, les Connoisseurs & les Esprits équitables leur ôtent tout crédit en les condamnant, & ils ne peuvent se soûtenir qu'auprès de ceux avec qui les beaux Arts n'ont que peu de chose à perdre & rien du tout à gagner. Si vous me parlez d'une censure judicieuse, quand même le sel en seroit un peu piquant, je vous soutiendrai que l'Académie en la craignant, n'entend point ses intérêts; au contraire, elle doit la désirer. Je ne lui ferai pas l'injustice de croire qu'elle s'estime sans défaut; aucun Ouvrage de main d'homme n'est parfait, & plus il demande de science & de talens, plus il est difficile à executer, & plus facilement y trouve-

t'on à rédire, parce que l'esprit ne peut point tout embrasser. Cependant comme l'amour-propre nous séduit en notre faveur & nous aveugle sur le compte de notre prochain, il est très-utile qu'un Censeur judicieux nous fasse rémarquer nos défauts & en quoi nos émules ont excellé ; c'est même un très-grand bien lors qu'une Plume fine pique adroitement notre vanité en affoiblissant de tout l'éclat que cherche la satire la sensibilité d'une blessure salutaire. Je ne puis donc penser qu'un corps tout entier, composé de membres presque tous encore dans la force de l'âge, ait pris sur une si foible raison un parti qui afflige tout Paris. Qu'en pensez-vous, M. le Président ? (C'etoit le Président aux Equêtes, que vous connoissez.) Madame, dit-il, je suis de votre avis ; & si je m'en tiens à ce qui m'a été dit, cette conduite de l'Académie a d'autres causes que l'effroi que lui peuvent don-

ner quelques Brochures, qui pour la plûpart ne ſe font pas lire deux fois. Mais Monſieur pourra nous certifier la vérité de quelques faits. (ceci s'adreſſoit à l'Amateur) Eſt-il vrai que depuis la mort de Meſſieurs Rigaud & l'Argilliere, l'Académie a commencée à enfraindre ſes régles, & qu'elle en a diſpenſé M. Couſtou lorſqu'il executa ſon morceau de reception. En faveur de Monſieur ſon Pere alors vivant, & d'un mérite ſuperieur, répondit l'Amateur, on permit à M. Couſtou de travailler chez lui, & lorſqu'il eut préſenté à l'Académie ſon eſquiſſe en terre, on lui permit encore de l'emporter chez M. ſon Pere pour finir ſon chef-d'œuvre; au lieu que ſuivant l'uſage établi, il devoit travailler ſeul dans l'Académie. Eſt-il vrai, demanda encore le Préſident, que depuis l'année derniere on a établi pour régle, que tout Sujet qui ſe préſentera pour être reçu à l'Académie, ſera

tenu d'aller trouver un Académicien de ſon genre ; c'eſt-à-dire, s'il s'adonne à l'Hiſtoire, un Hiſtorien ; au Payſage, un Payſagiſte, & ainſi du reſte ; & de le prier de venir chez lui voir le Morceau qu'il ſe propoſe de préſenter pour ſe faire agréer : Que cet Académicien en ayant jugé en premiere inſtance, ſera le maître d'en faire ſon rapport au Bureau de l'Académie, compoſé ſeulement de quatre membres, qui ſelon ſon témoignage, permettra ou ne permettra pas au Poſtulant de préſenter ſon Morceau ; nfin que la déciſion de ce Bureau opérera la réception, ſans qu'il ſoit beſoin de conſulter l'Académie entiere. Oüi, Monſieur, dit l'Amateur, tel eſt le nouveau Réglement, dont ceux qui l'on fait eſpérent de grands fruits Ils auront à coup ſur celui de ne voir dans l'Académie que gens à leur gré, & c'eſt un grand acheminement pour faire ceſſer les diviſions qui troublent aujourd'hui le

Corps & y rétablir la paix. Et moi, répliqua le Préſident, je vais vous démontrer, que rien n'eſt plus propre à avancer la ruine de l'Académie, que nous voïons avec douleur déperir de jour en jour.

En ce moment entra ce Commandeur, avec qui, Madame, vous êtes toujours en guerre, lorſque vous le rencontrez. Il avoit entendu le Préſident, qui, naturellement a la voix haute. Madame, dit-il, je me hâte d'interrompre Monſieur le Préſident; car ſi vous lui permettez de pourſuivre, vous devez renoncer juſqu'à demain à l'uſage de la parole. Ce que je perdrai de ce côte là, répondit Madame votre Sœur, je le regagnerai bien avantageuſement d'un autre. Aſſeyez-vous, Monſieur le Commandeur, & ſoyez de notre converſation: il me tarde de ſçavoir, par quel enchainement de mauvaiſes cauſes, nous ſommes privés cette année, du Salon de Peinture? Je vais vous

Satisfaire en peu de mots, Madame, dit le Commandeur ; & je prendrai néanmoins la chose de plus haut que Monsieur le Président.

L'Académie de Peinture a parue déja sur son déclin du tems de feu M. le Duc d'Antin, par ce qu'elle ne produisoit aucun sujet qui se distinguât. Monsieur Boulogne, alors premier Peintre du Roi, répréſenta à ce Seigneur, que si les places de Pensionnaires du Roi, à Rome, s'accordoient aux Eléves de l'Académie, & non à ceux que la faveur y envoyoit, ces Sujets acheveroient de se former & deviendroient d'habiles gens. Le Duc comprit ce qu'on lui disoit, & l'exécuta. On vit bientôt partir Messieurs Natoire, Adam, Boucher, Delabel, Bouchardon, Michel-Ange, les Vanlo, Slodts, &c. tant pour la Peinture, que pour la Sculpture. Je ne les mets peut-être pas dans leur ordre, mais n'importe, ils sont tous aujourd'hui de l'Académie.

L'Academie avoit alors de grands Peintres, & tant qu'ils ont vécu, ils ont fait observer les regles prescrites pour la réception des nouveaux Académiciens ; mais ils se sont plaints de certaines cabales & brigues, qu'ils voyoient se former, & dont ils n'auguroient rien de bon. Ces brigues ont augmenté par l'infraction des régles, comme on a vu à la réception de M. de Coustou, sans en marquer beaucoup d'autres ; & il s'est fait une division naturelle, entre ceux qui ont favorisé ces infractions, & ceux qui ont réclamé pour les régles ; & comme dans tous les états de la vie, ceux qui font le mal, sont plus entreprenants, que ceux qui perseverent dans le bien, les infracteurs des régles ont cherché à déprimer de toutes façons ceux qui les soutenoient. Ainsi la jalousie & la haine, ayant pris la place de l'émulation, l'Academie tomba dans un trouble très-grand ; & dans une agitation conti-

huelle : mais comme elle n'avoit pas alors de Chef, à la faveur du Salon, qui s'ouvroit chaque année, les deux partis se balançoient. Aussi-tôt que le Roi eut nommé son premier Peintre, plusieurs personnes espérérent que le premier soin de celui qui se trouva révêtu de l'autorité que donne un titre si distingué, seroit de rétablir la paix & l'union dans son Corps ; de faire révivre l'émulation ; & de procurer à ses Confreres les occasions de faire connoître leurs talens ; car la gloire des membres se réunit pour couronner le chef, & leur bonheur fait le sien. Mais l'évennement n'a pas rempli leurs désirs soit que le corps ne soit pas fait pour la tête, soit que la tête ne soit pas faite pour le corps. Je m'explique ; & ne vous impatientez pas, Monsieur le Président, je vous rendrai bientôt la parole. Vous me ferez grand plaisir, dit le Président, car vous me l'avez coupé en vrai

Marin. C'eſt, continua le Commandeur, que les Académiciens ſont, dit-on, trop inferieurs au premier Peintre, pour entrer dans ſon eſprit & dans ſes vues, ou que le Premier Peintre n'a pas les talens néceſſaires pour conduire une Compagnie.

Il faut, M. le Commandeur, s'écria Madame votre Sœur, que vous ſoyez toujours offenſant. Si c'eſt là votre explication, vous ne touchez point au but, & je ne croirai jamais que des gens à talens qui demandent tant de connoiſſances & d'étendue d'eſprit ne ſçachent point diſtinguer ce qui leur eſt utile de ce qui peut leur nuire, ni qu'un Premier Peintre du Roi, dont le mérite eſt univerſellement reconnu, ne ſoit pas capable de gouverner un corps qui alloit fort bien tout ſeul avant lui. Sans doute, dit l'Amateur, & vous portez, Madame, un jugement digne de vous. Peut-on ſuppoſer que des génies qui ſont

assez éclairés pour caracteriser tous les jours de leur vie les vertus & les vices avec leurs attributs essentiels, qui sçavent rassembler sous un même point de vue, dans une même figure, les beautés que la nature a dispersées, & faire accorder ensemble les objets les plus contraires, ne sçachent ni se concilier entre eux, ni reconnoître les uns dans les autres les belles qualités qui les rendent estimables ? La Peinture méne à tout. Le gouvernement d'une Compagnie est-il autre chose que l'ordonnance d'un Tableau ? ici la principale figure éclaire toutes les autres par les reflets du grand jour qui tombe sur elle. Elle est groupée avec les figures qui entrent dans le corps de l'Histoire, celles de l'accompagnement sont attachées au fond, ou jettées sur le devant du Tableau. Là le chef doit être environné de ce qu'il y a de plus distingué dans le corps, le reste est sur les aîles &

dans l'éloignement on voit les Récipiendaires.

Ce que vous avancez, Monsieur, dit alors le Président, est fort bon pour la répresentation ; mais l'art de conduire une Compagnie est bien different. Le Premier Peintre a executé le tableau dont vous nous donnez la description. Il a fait choix de quelques membres du corps pour grouper avec lui, & vraisemblablement representer seuls l'Académie. Il écarte les autres Académiciens autant qu'il lui est possible, de peur qu'aucun d'eux ne partage l'attention qu'il veut attirer toute entiere, & par son nouveau Reglement pour les Réceptions, les Sujets qui se présentent sont tellement éloignés, qu'on a peine à les appercevoir. Il ne peut de-là résulter que toutes sortes de mauvais effets : division entre les membres, diminution de leur nombre, découragement dans les foibles, vanité dans les forts, jalousies, intri-

gues, injuſtices. Un Chef qui ſçait en quoi conſiſte le véritable honneur prend une route diamétralement oppoſée. S'il trouve diviſé le corps auquel on le prépoſe, s'il lui paroît foible, il travaille ſérieuſement à s'attacher tous les membres par une impartialité abſolue, par une juſtice diſtributive inviolable, par tous les égards qu'il doit à des Confreres; afin que les eſprits réunis dans lui par l'amour, comme dans un centre commun, s'accoutument à ſe ſuporter réciproquement, & perdent l'envie de ſe nuire par la crainte de lui déplaire. Il touche avec politeſſe les défauts des forts; il releve avec douceur ceux des foibles, rendant juſtice aux beautés des ouvrages. Et ſi quelqu'un d'eux préſumant trop de lui-même, s'écarte de ſa phere, il l'y ramene en lui procurant de l'occupation ſuivant ſon talent, & l'y retient en le comblant d'éloges. Quant à ceux qui ſe préſentent pour entrer dans le

Corps, loin d'hériſſer leur chemin de difficultés, il l'applanit autant que les régles le permettent & les appelle de toutes parts. Surtout il ſe garde bien de remettre au jugement d'un ſeul, & tout au plus de quatre, ce que tous doivent examiner, de peur que la jalouſie de métier, ou quelqu'autre paſſion, quelquefois même un défaut de lumieres, n'écarte un bon ſujet, & n'amène la néceſſité d'en recevoir de médiocres, pour ſoutenir le Corps qui ne peut ſubſiſter ſans cette eſpéce de recrue. Sous un pareil gouvernement, toutes choſes changent bientôt de face; la foibleſſe diſparoît, la force augmente, l'honneur aiguillonne tous les cœurs, & l'eſtime publique que s'attirent tous les membres par leurs heureux travaux, rejaillit avec éclat ſur le Chef qui les anime tous.

Vous ne trouvez donc point Monſieur, le Preſident, dit Madame votre Sœur, que cette methode

ait été suivie ? Les effets en font foy ; répondit-il, l'Académie est pleine de trouble, une partie des Artistes décrie l'autre, on ne l'occupe point, elle n'ose montrer ses ouvrages, tout en elle annonce une pleine décadence & si jamais elle se releve ce ne sera certainement point par les efforts de ceux qui la laissent tomber ; car le principal moyen qui pouvoit la soutenir est precisement celui que l'on vient de retrancher. M. Orri en Ministre sage & bien intentionné, avoit ordonné le Salon de Peinture afin que jaloux de l'estime du Public & craignant de s'en attirer le blâme, les Artistes tendissent avec plus d'ardeur à la perfection, & que ceux qui n'étoient que peu ou point occupés trouvassent jour à se faire connoître. Ce dessein étoit si judicieusement conçu qu'il n'est point étonnant que le succès l'ait couronné. Le Salon s'est soutenu long-tems avec honneur, mais on remarque qu'il est tombé tout-à-

coup depuis la retraite de M. Orry. C'eſt ce qui me fait conjecturer que le premier Peintre, l'a conſideré d'un autre œil que n'avoit fait M. Orry. Chacun juge ſelon ſes idées. Le Miniſtre, comme on ſçait, peu prevenu pour lui même, l'établit comme une épreuve qu'il faiſoit ſubir à l'Académie, en la ſoumettant à la cenſure des connoiſſeurs; le premier Peintre l'a regardé comme un ſpectacle que l'Académie accordoit au Public pour ſa propre gloire. Sa conduite juſtifiera ce que j'avance. Il avoit plus d'une fois enlevé la fleur des ſuffrages avant que d'être décoré du titre qu'il porte aujourd'hui Lorſqu'il s'eſt vû élevé à ce haut point d'honneur au-de-là duquel ſon Art ne peut rien ambitionner, ſa modeſtie lui a perſuadé qu'il devoit laiſſer en entier à ſes Confreres les applaudiſſemens du Public, & qu'il ne convenoit plus qu'il expoſât ſes Ouvrages au Salon. Comme on per-

doit beaucoup à cette modération; on s'en plaignit, même par écrit, & soit chagrin, soit qu'effectivement les Artistes eussent moins bien reussi cette année que les précédentes, on déclara ce Salon inférieur aux précedens. Le premier Peintre sans réflechir que ses Ouvrages en occupant le Public le feroient passer legerement sur les Tableaux foibles, ne s'occupa que du soin de prévenir la Censure, & se flata de faire triompher l'Académie par elle même. Il établit donc un Conseil pour examiner les Tableaux qui seroient apportés, & l'on ne garda que ceux qui furent jugés dignes du Corps. Ce nouveau Tribunal ne fut pas du goût de tout le monde, & quelques uns des juges se dispenserent de sieger: quelques autres suivirent l'exemple du Chef, dont la modestie ne se démentoit point, & garderent chez eux leurs Ouvrages: d'où il arriva que le Salon fut moins garni qu'à

l'ordinaire. Il y eut même quelque affectation dans l'arrangement des Tableaux, & d'un Tableau d'Egliſe ſurtout qui fut placé avec tel art, que plus il faiſoit jour moins on pouvoit le voir. Le Public aime à être obéï. Piqué de ſe voir contrarié, il condamna tout à la fois l'Aréopage & le Préſident, & reclama des droits qu'on oſoit lui enlever. On ne s'eſt point mis en peine de ſes cris ; le Salon ne tournant plus à la gloire de l'Academie, on a jugé à propos de ne plus l'ouvrir. Vous voyez, Madame, ajouta le Préſident, par la ſuite naturelle de tout ce que je viens de dire, que la cauſe la plus vraiſſemblable de la Ceſſation du Salon eſt la mépriſe du Premier Peintre, ſur le but que s'étoit propoſé ſon Inſtituteur.

Madame votre Sœur en convint. Il lui parût fort à craindre que ce Premier Peintre, après s'être mépris avec ſa Compagnie & avec le Public, ne ſe méprît dans tout le

reſte ; & elle dit que ſi elle avoit quelque autorité ſur l'Académie, elle ſe garderoit bien de prendre ſes conſeils. A ce ſujet le Préſident baiſſant un peu la voix, entra dans un grand détail. Il lui conta comme il s'établiſſoit dans cette Compagnie une certaine autorité arbitraire & deſpotique, totalement contraire à la liberté républiquaine, que demandent & qu'inſpirent les Sciences & les Beaux Arts ; que cette autorité ſe gouvernoit comme faiſoient autrefois les Conquérans, qui diſtribuoient à leurs Capitaines les Païs qu'ils ſoûmettoient, ſans s'embaraſſer s'ils laiſſoient aux Peuples dequoi vivre ; & que pour peu que le mal durât, on ne verroit que découragement dans les uns & vaine gloire dans les autres ; deux pertes également funeſtes dans toutes les Profeſſions. Il en auroit dit bien davantage, ſi le Commandeur, qui pendant ce tems-là diſputoit avec l'Amateur, ne l'eut ab-

ſolument forcé de ſe taire, en s'écriant avec feu : Je vous prends au mot. Si jamais tems n'a été plus favorable pour la Peinture, ſi jamais la Peinture n'a moins répondu aux faveurs du Prince & aux ſoins des Miniſtres, je dis que la Peinture eſt tout-à-fait tombée, & que l'Académie mérite d'être ſupprimée. Un Vaiſſeau qui ne peut aller, quand même il vente, n'eſt bon qu'à depeçer. Je ne conviens pas entierement des faits, repondit l'Amateur. Ne vous dédites point, reprit le Commandeur. Vous ne pouvez nier que ce ne ſoit un effet bien marqué de l'attention du Roi ſur cet Art, qu'au milieu d'une guerre vivement allumée, & des dangers où il expoſoit ſa perſonne ſacrée, il ait penſé à faire travailler les Peintres de ſon Académie, & qu'il ait tout à la fois commandé un grand nombre de Tableaux ; vous ſçavez qu'outre l'honneur qu'il y avoit à acquérir en cette occaſion,

le Prince s'étoit proposé de mettre à ces Tableaux un prix digne de sa magnificence ; & vous ne pouvez disconvenir que non seulement vos Académiciens ont péché dans le choix des sujets, mais encore que le meilleur Tableau est resté au-dessous de son prix. Car pour parler des sujets, que signifioit une moitié de Sylene ? La fable d'Europe n'est-elle pas usée ? Pirrhus à la Cour de Glaucias est un sujet peu connu & encore moins interressant ; le beau présent à faire à un Roi qui demande un Tableau d'Histoire que de lui offrir un Diogene buvant dans sa main après avoir cassé sa tasse ! Quant à l'execution elle a été telle qu'on les a fait tous porter au Garde-meuble. Je dis donc que lorsque l'Académie a si mal réussi d'un & d'autre côté, il est certain qu'elle est tombée, & que l'on fera fort bien de la suprimer.

C'est ce que je n'accorderai jamais, dit l'Amateur ; ce que les

uns n'ont pas fait, d'autres peuvent le faire ; car tous les Peintres d'hiſtoire n'ont pas été employés dans cette occaſion. Je gage, dit alors Madame votre Sœur, qu'il y aura eû encore quelque mépriſe, que ſans doute, on aura faite dans la diſtribution de ces Tableaux. N'auroit-on pas pris ce que le Roi faiſoit afin de connoître la force des Académiciens pour une gratification accordée à leur mérite. Cela pourroit fort bien être, dit le Préſident, & ſi le Premier Peintre eût autrement penſé, il s'y ſeroit pris d'une autre façon. Pouvoit-il faire mieux, reprit l'Amateur, que de diſtribuer ces ouvrages à ceux qui occupent les premieres places de l'Académie. Il devoit penſer, répondit le Préſident, à ce que le Roi demandoit, & à ce que l'Académie pouvoit executer ; la réflexion lui auroit fait connoître trois choſes : la premiere, que le deſſein de Sa Majeſté étoit de ſçavoir s'il y avoit

dans ſon Académie des Peintres capables de traiter un ſujet hiſtorique & d'exécuter de grandes choſes ; la ſeconde, qu'il ne devoit point ſe flatter de trouver tout à la fois dans ſon Corps onze Maîtres d'un mérite ſi rare dans tous les ſiécles : & enfin qu'il pouvoit arriver que les derniers reçus ſurpaſſaſſent leurs Anciens, & que le titre de Profeſſeur n'annonçoit par lui-même qu'un bon deſſinateur, ſans donner l'idée d'un grand Peintre. Alors il auroit conçu qu'il convenoit d'inviter au travail tous les Peintres d'hiſtoire de l'Académie, afin de les exciter à ſe ſurpaſſer eux-mêmes, de leur donner lieu de paroître, & de ne point faire de jaloux ; & qu'il falloit ſurtout leur laiſſer avec la liberté du choix du ſujet, celle de la grandeur de la toille. Car de les borner ſur ce point, c'eſt réduire la choſe à une compoſition de College. En effet, comme les ſujets de la Fable par leur agrément naturel peuvent

être heureuſement traités en petit & que la majeſté de l'Hiſtoire demande un plus grand eſpace ; de même la toille qui ſuffira à un eſprit délicat & orné, ſe trouvera gêner infiniment un génie grand & vigoureux. On en a vû la preuve dans ceux des tableaux dont nous parlons qui étoient véritablement hiſtoriques. Les figures en ont été néceſſairement ſi petites qu'elles ont perdu toute leur beauté : mais on y a fait peu d'attention, parce que l'on prenoit peu d'intérêt à ce qu'elles repréſentoient. Si les ſujets euſſent été tirés de notre hiſtoire ; ſi l'on eût vû, ou la joie de la France à la Convaleſcence du Roi, ou la gloire de ce Prince à la Bataille de Fontenoi, ſoyez perſuadés que le moins Connoiſſeur de tous ceux qui coururent alors au Louvre ſe ſeroit recrié contre des figures trop reduites, qui devant avoir de la majeſté n'auroient eûes tout au plus que de la grace. Cette précaution

ainſi priſe, pour mettre les Artiſtes en état de faire connoître leurs forces, ſelon l'intention du Prince, le Premier Peintre auroit ſenti que la raiſon s'oppoſoit à l'égalité du prix des tableaux, parce qu'il étoit impoſſible qu'ils fuſſent tous du même mérite, & qu'en parité de perfection le grand l'emporte de droit ſur le petit. Il auroit donc partagé la ſomme deſtinée pour les onze Tableaux avec telle proportion qu'en formant un premier prix, & pluſieurs autres au-deſſous, il ſeroit reſté de quoi payer également les plus foibles de leurs avances & de leur tems. Les ſix médailles & les ſix bourſes de même valeur que les médailles, dont le Roi gratifioit en même tems les Académiciens, auroient achevés entre eux un juſte diſcernement. En plus grande quantité que les prix, mais en moindre nombre que les Artiſtes, le Public auroit vû ceux-ci diviſés en trois Claſſes, & auroit connu

avec plaiſir le dégré de leur capacité. Ainſi le Premier Peintre auroit donné à ſon Prince la ſatisfaction de ſçavoir qu'il a dans ſon Académie des hommes capables d'executer de grandes choſes, il auroit agi à l'égard de ſon Corps en bon pere qui rend juſtice & qui fait grace, & le Public ne ſe ſeroit point laſſé de louer la ſageſſe de ſa conduite. Je ne doute point que ſon intention n'ait été d'arriver à ce but, mais la route qu'il a tenue ne pouvoit l'y conduire. Ce qui acheve de le prouver eſt que les onze Elus n'ayant rien fait à l'honneur de leur Patrie, un des Académiciens du nombre de ceux que l'on avoit négligés, expoſa cette même année une eſquiſſe allégorique ſur la priſe de Berg-op-zoom, qui attira un nouveau concours au Salon. Le Public a été mécontent de voir diſſiper les finances du Prince auſquelles il a quelque ſujet de s'interreſſer. Les Peintres d'hiſtoire qui n'a-

voient point été employées, en voyant la foibleſſe de ces tableaux ont accuſé la faveur ; & le Prince peu ſatisfait & n'eſpérant plus rien de paſſable de la prétendue élite de ſon Académie prend aujourd'hui le parti de faire faire des Copies, puiſqu'elle ne peut lui fournir des Originaux.

Que dites vous, Monſieur, s'écria l'Amateur ! le Roi fera faire des copies ! Aſſûrement vous plaiſantez. Rien n'eſt plus vrai, reprit le Préſident ; il n'y aura à Créci que des copies, mais on aura ſoin que l'honneur de l'Académie n'en ſouffre point : on dira que ſes Ouvrages ne ſe pouvant aſſez payer, ſes Originaux deviennent trop chers. Je vais avec votre permiſſion m'en informer, dit l'Amateur, l'affaire eſt de conſéquence. Ce furent les derniers mots, & prenant congé de la Compagnie, il ſortit avec une précipitation qui nous fit ſourire.

Lorſqu'il fut parti, le Comman-

deur prit la parole. Penſez-vous ; Madame , dit-il , que ce ſoit un coup ſi fatal à l'Etat que le Roi ſoit réduit à faire faire des Copies ? Il ſuffit d'avoir de bonnes Troupes , & de bons Vaiſſeaux : on trouvera toûjours de grands Peintres en Italie , qui ne demanderont pas mieux de venir exercer ici leurs talens. Madame , vôtre ſœur penchoit aſſez vers ce ſentiment ; & je vous avoue que quoiqu'il me répugnât un peu je n'oſois cependant le combatre , mais le Préſident s'éleva avec force contre le Commandeur & accummula des raiſons que je trouve dans la bouche de beaucoup de perſonnes. On convient qu'il n'eſt point eſſentiel à un Etat d'avoir d'excellens Peintres , mais on ſoutient que c'eſt un avantage , lorſque l'on veut en reconnoître le prix qu'il eſt très-déſagréable de perdre après avoir pris tous les ſoins poſſibles pour le conſerver. En effet, ce n'eſt point ſeulement par les armes

qu

qu'un Etat se rend récommandable
détachées des Sciences & des beaux
Arts ; les armes en assurant sa tran-
quillité, en etendant même ses li-
mites, ne font rien pour sa gloire.
Ce n'est point dans ces tems tristes
& honteux pour l'humanité, dans
ces siecles de fer, où la guerre fait
regner la barbarie ; que l'on va
chercher des exemples pour former
es Hommes à la vertu (où la for-
e, & la violence dominent, la
nature souffre, & la raison gémit.
Ceux qu'elles distinguent n'ayant
que des traits informes & gros-
iers ne sont pas plus propres à
ervir de modeles que ceux en qui,
dans la décadence des mœurs,
on voit ces mêmes traits usés &
confondus les uns dans les autres.
Le courage feroce, donne autant
l'horreur que le courage amolli
nspire du mépris. Il ne mérite &
ne s'attire nos éloges que lorsque
on feu guidé par la raison, con-
erve le bien qu'il trouve établi, le

protége pour le faire croître &
veille pour l'empêcher de déperir
Mais la raison elle-même, n'en
fait un si noble usage que lor
qu'éclairée du flambeau des Scien
ces; elle adoucit & polit les mœurs
& ardente à arracher au Tems c
qu'il emporte avec lui dans la ra
pidité de sa course, elle nous in
truit à ramener sous nos yeux le
choses passées & à fixer les pré
sentes, pour nôtre instruction pro
pre & pour celle de la postérité
C'est le but unique des Belles-Le
tres & des beaux Arts. La Poëtie
l'Histoire, la Peinture & la Sculp
ture n'ont point d'autres objet
D'ailleurs, qui osera disconven
que ce ne soit une étroite oblig
tion aux hommes de reconnoitr
les graces qu'ils reçoivent d'en hau
Mais leur réconnoissance est el
parfaite lorsqu'elle se borne au
seuls mouvemens du cœur ? N
doit elle pas se répandre au-deho
& travailler à se perpétuer ? C

n'eſt point même aſſez qu'elle parle à l'eſprit par les écrits, elle doit par le ſecours des beaux Arts, parler aux yeux & rendre préſentes & ſenſibles à tous les ſiecles, les faveurs céleſtes qu'ils ont reçues; ſoit en les rétraçant en entier, ſoit en éternisant autant qu'il eſt poſſible la mémoire & l'image de ceux qui en ont été les glorieux inſtrumens. Auſſi voit-on que lorſque les différens Empires qui ſe ſont élévés ſur la terre ont atteint le dégré de ſplendeur qui leur étoit accordé, les Sciences & les beaux Arts, y ont fleuri dans une juſte proportion avec leur proſperité. Ils ont étés cultivés, honorés, & ont eu le même ſort que la vertu dont ils ſont les Chantres & les Hérauts; & par une ſuite néceſſaire de ce qu'ils ont crû & ſe ſont formés avec les mêmes Empires; la décadence de l'un a de près ſuivi celle de l'autre. La raiſon en eſt facile à comprendre. C'eſt que la

juſteſſe d'eſprit & le diſcernement ſont les mêmes dans leur ſource, quoiqu'ils paroiſſent différens dans les objets où ils influent Lorſque ces deux qualités dominent dans une nation ; tout proſpere, tout ſe perfectionne dans le Gouvernement, comme dans les Lettres & les Arts : de quelque côté qu'elles commencent à s'affoiblir, il eſt impoſſible que l'autre ne s'en ſente dans peu puiſqu'elles ſont auſſi indiviſibles que l'eſprit même. Il ne faut donc point s'étonner que les grands hommes d'Etat & de Guerre favoriſent les Sciences & les beaux Arts : ni que ceux-ci les célébrent de tout leur pouvoir ; le même génie qui les anime ſe reconnoît & s'aime partout où il ſe rencontre. On auroit lieu d'être ſurpris ſi le contraire arrivoit ; mais le Préſident nous fit rémarquer que cela ne peut jamais être parce que, dit-il, il eſt contre la nature de la perfection de ne ſe pas chérir elle-

même. Au reſte, ajoûta-t-il, l'état où ſe trouve aujourd'hui l'Académie dont nous parlons, loin de nous faire appréhender pour la Monarchie ne doit pas même nous faire craindre pour elle-même. Car, ſans faire mention des Sculpteurs, qui, preſque tous excellents dans leur genre, il eſt certain que parmi les Peintres pluſieurs ont des talens diſtingués, & que cet Art ne ſouffre actuellement une eſpece d'éclipſe que par un mal entendu facile à corriger. Je ne doute point que ſi ſa Majeſté ſe contente effectivement d'avoir des Copies, l'Académie ne ſente vivement la honte dont elle ſera couverte. Quel affront pour elle que ſon Prince qui la comble de ſes bienfaits ne puiſſe en tirer aucun ſervice. J'eſpére que ſi ſes efforts ne réuſſiſſent point à prévénir ce dès-honneur, ils tendront du moins à l'effacer dans la ſuite, en nous faiſant voir l'année prochaine au Salon les fruits d'une approbation

redoublée & d'un travail obſtiné.

Et moi, dit le Commandeur, je ne l'eſpere point, parce qu'il faudroit ſe dédire de beaucoup de choſes que l'on s'applaudit d'avoir faites & ce n'eſt pas une bagatelle : il n'appartient qu'aux hommes véritablement grands d'avoir cette force : la mauvaiſe honte rétient toujours les petits génies. Cependant quoïque je regarde cette Académie comme tombée, je n'en dis pas autant de ſon Art ; ſi les Peintres du Roi ne ſont plus bons que pour le Public, les Peintres du Public ſe trouveront peut-être bons pour le Roi : Car ce ne ſont ni les titres, ni la parure, ni le grand train que l'on cherche dans les Artiſtes ; c'eſt le génie & la main. . . . Ne voudriez-vous pas interrompit Madame votre ſœur, ramener le tems où l'on dit que les Sçavans & les gens à talens étoient ſi mal mis, & ſi déſagréables. Je n'aime les Sciences & les Arts qu'au-

tant qu'ils ſont propres & ajuſtés ; & je ne ſuis pas ſeule de mon ſentiment : j'ai pour moi toutes les Dames qui étudient la Géométrie & la Phiſique ; elles n'auroient jamais oſé aborder ces Sciences ſi les Abbés qui ſe ſont chargés les premiers de nous inſtruire ne leur euſſent donné dans leurs perſonnes un air élégant & même un peu de coquetterie. Je vous aſſure qu'un Peintre mal propre, qui ſe préſenteroit pour faire mon portrait, me dégouteroit d'abord, & quelque habile qu'il fût, ne pourroit jamais me tirer au naturel.

Madame, reprit alors le Préſident ; vous avez raiſon, & M. le Commandeur auſſi : vous ne différez qu'en ce que par un excès de délicateſſe très pardonnable au beau Sexe ; vous confondez la mal-propreté avec la ſimplicité. La premiere, eſt un défaut que l'on excuſe dans un homme d'un merite ſupérieur ; la ſeconde eſt une bonne

qualité que l'on demande dans tous ceux qui cultivent les Sciences & les Arts ; & qui ſe trouvent toûjours dans ceux qui excellent. Un grand génie ſans ceſſe occupé des ſublimes idées de la perfection, ne ſçauroit jamais ſe captiver dans les détails de l'ajuſtement, la magnificence même n'a rien qui le touche ſi ce n'eſt dans les occaſions où elles eſt ſoutenue par l'importance des choſes qui ſe paſſent ; mais lorſqu'elle ne regarde que ſa perſonne, il la fuit, parce qu'elle exige une dépenſe, du tems, & des ſoins qu'il emploieroit mieux. Auſſi ne peut on plus mal-faire, que d'inſpirer aux jeunes-gens trop d'attention pour leur habillement ; une pareille éducation ne tend qu'à rétrécir leur eſprit ou les remplir de vanité. Je vous entends, dit alors Madame votre ſœur, vous prétendez que l'on n'en feroit que des femmelettes & des ignorans ; & je ſuis perſuadée qu'en voulant

faire des Sçavans, vous ne feriez que des mouflades. Elle soutint ce qu'elle avançoit avec toute la vivacité d'une Dame, qui aime infiniment la parure, & qui l'entend mieux que personne. Le Président lui tint tête. Il appella à son secours les Grecs, les Romains & même les François du dernier siecle ; il fit passer en revue tous les états & toutes les conditions ; & partout il fut assez heureux pour trouver que les hommes du premier ordre avoient été également simples dans leur habillement & dans leur façon de vivre, & que beaucoup d'entre eux avoient même poussé la simplicité jusqu'à la négligence. Le Commandeur qui n'est pas à l'abri de tout reproche sur ce dernier point, charmé des armes que lui fourniſſoit le Président, & comptant sur de grands avantages entra dans la lice & voulut combatre. Il est extrêmement attaché à Madame votre Sœur. J'eus un vrai plaisir de le voir s'avan-

cer comme un athléte vigoureux & repouſſé comme un enfant, un ſourire, un geſte, un coup d'œil, un ſimple mouvement de robe le mettoient en déroute ; il réuniſſoit ſes forces & retournoit à la charge, mais c'étoit toujours avec auſſi peu de ſuccès. Il ne ſçavoit à quoi ſe prendre, de ſes deffaites. Il paroiſſoit accuſer tour à tour la beauté de trop faire valoir l'ajuſtement & l'ajuſtement de trop relever la beauté (tant la proportion & l'accord ont de force en toutes choſes ;) enfin il étoit prêt à ſe déſeſpérer, lorſque la paix ſe fit entre les Combattans, le Préſident eut la permiſſion de reſter avec les gens ſimples pour chercher le grand & l'executer ; Madame votre Sœur ſe réſerva les magnifiques, & ſe chargea de les employer.

Ainſi fut terminée la converſation ſur la Peinture, je pourrois ajouter quelques détails & des reflexions que j'entends faire à beau-

coup d'honnêtes gens, mais Madame je les reſerve pour le tems où j'aurai l'honneur de vous faire ma Cour, tems, grace au Ciel, que j'entrevois aſſez prochain & que j'attens avec une impatience dont vous ne pouvez ſans injuſtice vous diſpenſer de me ſçavoir quelque gré.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble,
& très-obéiſſant
Serviteur, * * *